

—devenu riche, d'ailleurs, grâce au gain très-louche d'une loterie et à la protection des fournisseurs d'armée,—ne dédaignait pas, à Berlin, d'accroître ses économies par de petites bassesses serviles, par de menus vols de laquais,—pareils à celui que, dans sa vieillesse, au château de M. de Brosses, il eut l'ignoble fantaisie de commettre encore, sur une misérable provision de ménage, et qui faillit à mal tourner pour son orgueil et son repos : — l'intolérant, l'infatigable, le lâche et fougueux persécuteur de Jean-Baptiste, exilé ; de Jean-Jacques, malheureux ; de La Baumelle, prisonnier ; de Maupin, malade ; de Travenol, octogénaire ; le libertin, qui ne respecta rien au monde dans ses débordements orduriers, et qui se plut à saïr, sur le front de l'héroïne de la France, le triple voile, sans tache, de la virginité, du patriotisme et du martyre : — l'hypocrite, comme on n'en vit jamais, dont le mensonge, sans fin ni trêve, était la théorie formelle comme la pratique journalière : qui passait sa vie à désavouer ses ouvrages, protestant, à l'aide du parjure, que les lui imputer, c'était une affreuse calomnie ; — qui se jouait avec le sacrilège et trouvait piquant (sans déposer, ce jour-là même, sa plume licencieuse) d'aller insulter Dieu dans le mystère de l'amour et de la mort, en se faisant donner, par bravade, le plus auguste, le plus doux, le plus formidable sacrement des chrétiens ; ou qui, pour ne parler ici que de ses tartuferies humaines, écrivait à l'un des plus ordinaires caudibents et des plus zélés ministres de ses fureurs : " Mon cher Thiriot, je vous aime et ne vous trompe point," lorsque, la veille encore, s'exprimant sur son compte à cœur ouvert avec d'Argental, il disait à ce dernier : " Thiriot est une âme de boue, aussi lâche que misérable ; " — qu'ajouter enfin ? Homme sans entrailles, l'égoïste sec et poltron, qui, toujours calomniateur des faibles, toujours flagorneur des puissants, ne sut pas trouver dans son âme un seul mot de douleur et d'indignation pour la Pologne déchirée : — oin de là !... qui se fit, au contraire, l'apologiste formel du crime de ses bourreaux, et dont l'adulation d'antichambre, exercée jadis aux pieds de la Du Barry, conserva son hommage intarissable pour les deux assassins couronnés de cette héroïque nation, le Salomon qui n'aima rien, et la Messaline étranglée ; eh bien, cet être satanique, dont la conduite, odieuse à trop d'égards, N'EST PAS ÉTÉ TOLÉRÉE dans aucun pays par aucun philosophe ; qui fut sorti condamné du tribunal de Marc-Aurèle, d'Aristide ou d'Epictète, comme d'un tribunal de chrétiens, et à qui Mme Denys ne faisait que rendre justice lorsqu'elle lui écrivait, dans un effrayant accès de franchise : VOUS ÊTES LE DERNIER DES HOMMES PAR LE CŒUR, ce vil personnage, en un mot, que, malgré ses talents, si déplorablement employés, tout honnête homme, de quelque bord, système ou religion qu'il soit, doit flétrir du plus profond mépris, et clouer, comme un misérable, au hideux pilori de la honte ; tel fut Voltaire ; voilà pourquoi ce démon si ardent, si insolent, si persévérant, a fait véritablement, suivant la parole de Condorcet, tout ce que nous voyons. Il envira de son rire la blessure, la littérature, la société tout entière. Quoique manifestement menace, le suprême pouvoir lui-même, desarme presque partout de bons sens parce qu'il l'était de vertu, se laissa séduire que pouvait Louis XV contre le poète assez insolent contre Dieu et contre la France pour écrire la Pucelle, mais en même temps assez adroitement cynique pour délier Tancrède à Mme de Pompadour ? L'indigne prince voyait où l'on allait et laissait aller. Il y a dans le sceptre quelque chose de saint, qui est sa principale force et qui s'évanouit à l'atouchement d'une main impure. Devant la conscience publique, Louis XV avait perdu le droit de venger la religion. Il souffrit qu'on abattit le rempart du trône, se disant qu'après tout, trône et rempart dureraient bien autant que lui.

Voltaire conduisit ouvertement la guerre contre l'Eglise, se servant de tout le monde, forçant tout le monde à le servir. Il en a écrit tous les plans, que ses disciples ont précieusement recueillis ; et l'on ne sait ce qui consterne le plus, lorsque l'on relit ces archives du mensonge, ou de son commandement effronté, ou de la stupide obéissance qu'il rencontre partout. La société est folle : au milieu d'une vapeur d'impie et de luxure, chaque jour elle applaudit à la chute de quelque noble ouvrage de la sagesse passée. Tout est attaque, rien de saint ne reste debout ou n'est préservé de souillure.

Voltaire avait fait le dix-huitième siècle à son image ; il l'animait de son rire foudroyant de moquerie ; il lui avait soufflé ses aversions et inspiré ses mœurs. Voltaire s'était donné un ennemi personnel qu'à tout prix il ambitionnait de terrasser. L'œuvre que Julien l'Apostat ne put qu'ébaucher dans sa toute puissance impériale, souriait à cette imagination en travail d'un monde. Le Christ avait trop longtemps vaincu par l'Eglise ; Voltaire se mit en campagne pour effacer l'Evangile de la mémoire des hommes. Il avait le règne de son orgueil à proposer au genre humain et l'empire de la décadence universelle à substituer au règne de la croix. Avec lui et de par lui la corruption s'afficha comme une originalité, et le cynisme s'accorda les allures d'un trait d'esprit. Tout son génie consista à vivre le plus longtemps possible de la stupidité humaine. Il possédait la malice de la couleuvre et le venin de la vipère. Sa plume inculqua dans les masses une de ces haines qui, semblables au poignard du sauvage, conservent éternellement leur poison. Il ne voulait laisser de Dieu à personne, afin d'être l'idole de tout le monde.

De tous les rangs de la société il évoqua des auxiliaires ; il en recruta sur le trône comme dans les bas-fonds de la littérature. Les rois et les ministres portèrent au front, comme un précieux joyau de popularité, le stigmate de ses louanges intressées. Quand il se fut entouré de ces auxiliaires du désordre signalés par l'apôtre saint Paul, " de ces hommes amoureux d'eux-mêmes,

" avarés, glorieux superbes, médisants, désobéissants à leurs pères et à leurs mères, ingrats, impies, dénaturés, ennemis de la paix, calomniateurs, intempérants, inhumains, plus amoureux de la volupté que de Dieu, et traînant après eux comme captives des femmes chargées de péchés et possédées de mille passions," il se crut certain du succès.

AVEUX DE VOLTAIRE.

La justice, qui va venir si terrible, se manifeste déjà. Voltaire n'en verra pas l'explosion, mais il a son châtiement particulier. Il cherche le repos et ne le trouve point ; il mène une vie de banni, misérable et affreuse. Certes ! Dieu, qui est le grand personnage de toute histoire humaine générale ou privée, est visible aussi dans cette existence qui ne voulut être qu'un duel insolent contre lui. Dieu ne laissa pas plus de repos à Voltaire que Voltaire n'en prétendit laisser à Dieu.

Dieu le poursuit et le fustige sans relâche. Dieu aussi dit : Ecraçons l'infâme ! et il l'écrase de coups railleurs et injurieux. *Et ego ridebo et subsannabo !* Il lui donne la santé, l'argent, la gloire et la honte ; il le traîne dans les débits, dans les rages, dans les nasardes, dans les viles terreurs. Il n'y a point de vie plus sottement malheureuse, plus dévorée d'ignobles soucis, plus remplie de déconvenues en tous genres ; nul homme n'a plus mordu aux fruits de Gomorrah et n'y a trouvé plus de cendre et d'infestation. Voltaire traversa le siècle en triomphateur, le laurier sur la tête, et en criminel châtié, les verges sur le dos. Le plupart du temps son rire n'est qu'une grimace de la colère et de la douleur, dit M. L. Veuillot.

Malgré toutes ses fanfaronnades et toutes ses bouffonneries, Voltaire était dévoré de remords, et sentait la vérité de ce mot du Saint-Esprit : *Non est pax impiis.* " il n'y a pas de paix pour les impies."

Voici, entre mille, des aveux significatifs recueillis dans ses écrits :

A Mlle Bessières.—15 octobre 1726.

" Que puis-je vous dire sur la mort de ma sœur, sinon qu'il eût mieux valu pour ma famille et pour moi que j'eusse été enlevé à sa place ?

" J'ai bien fait des fautes dans le cours de ma vie ; les amertumes et les souffrances qui en ont marqué presque tous les jours ont été souvent mon ouvrage."

A Cideville.—3 septembre 1732.

" J'ai passé toute ma vie à faire des folies ; quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais."

Au même.—15 septembre 1733.

" Le malheur est réel ; la réputation n'est qu'un songe."

Au comte d'Argental.—22 juillet 1752.

" Quelquefois je songe à tout ce que j'ai essayé, et je conclus que si j'avais un fils qui dût éprouver les mêmes traverses, je lui tordrais le cou par tendresse paternelle."

3 octobre 1753.

" Le songe de ma vie est un cauchemar perpétuel."

24 novembre 1753.

" Les malheurs qu'on représente au théâtre sont au-dessous de tout ce que j'éprouve."

21 décembre 1753.

" Votre tête vaut mieux que la mienne ; la vôtre vous a rendu heureux, la mienne m'a fait très-malheureux."

24 février 1754.

" Deux personnes de ce pays se sont tuées ces jours passés ; elles avaient pourtant moins de détresse que moi."

15 octobre 1754.

" Vous me parlez des deux premiers tomes de l'Essai sur les solitudes du globe ; j'en ferai un gros des miennes."

11 mars 1756.

" Ma destinée était d'être je ne sais quel homme public, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de laurier et d'une trentaine de couronnes d'épine."

MORT DE VOLTAIRE.

Au commencement de l'année 1778, Voltaire se détermina à quitter sa retraite de Ferney pour l'encens et le fracas de la capitale. Il en demanda la permission et l'obtint de Louis XVI, ce que bien des personnes ont regardé comme une des causes du malheur de ce prince. Il reçut à Paris l'accueil le plus brillant ; les académies lui décernèrent des honneurs inconnus jusqu'à lui ; il fut couronné en plein théâtre ; tout ce qui tenait à la secte philosophique marqua le plus violent enthousiasme. C'était le triomphe de l'irreligion personifiée. Le vieillard en fut bientôt la victime. La fatigue des visites et des répétitions théâtrales échauffa son sang déjà très-altéré ; il mourut des suites d'une hémorrhagie et d'une rétention d'urine, le 30 mai 1778.

D'après les récits les plus authentiques, Voltaire mourut dans la rage et le désespoir, répétant : " Je suis abandonné de Dieu et des hommes ! "

Il criait aux faux amis qui assiégeaient son antichambre : " Retirez-vous ! c'est vous qui êtes la cause de l'état où je suis. Retirez-vous ! Je pouvais me passer de tous vous autres ; c'est vous qui ne pouviez vous passer de moi ; et quelle malheureuse gloire m'avez-vous donc valu ! " Et au milieu de ses terreurs et de ses agitations, on l'entendait simultanément ou tour-à-tour invoquer et blasphémer le Dieu qu'il avait poursuivi de ses complots et de sa haine. Tantôt d'une voix lamentable, tantôt avec l'accent du remords, plus souvent dans un accès de fureur, il s'écriait : " Jésus-Christ ! Jésus-Christ ! " (Voir *Voltaire et ses ouvrages*, par U. Maynard, t. II.)

" L'horrible drame continua. Le moribond se tordait sur sa couche, se déchirait avec les ongles. — On avait cru pendant quelque temps qu'il ne mourrait pas sans rétracter ses erreurs et condamner ses écarts, comme il avait fait plusieurs fois dans des moments où la crainte de l'avenir le ramenait à la religion ; mais obsédé par ceux qui, dans son retour à Dieu, auraient vu leur condamnation, il mourut dans des transports que le célèbre Tronchin regarda comme la leçon la plus salutaire qu'eussent pu recevoir ceux qu'il avait corrompus par ses écrits. — Pour voir toutes les larmes d'Orléans, dit le même à l'évêque de Viviers, il n'y avait qu'à se trouver à la mort de Voltaire. — En vérité cela est trop fort, dit le maréchal de Richelieu après avoir été témoin de ce spectacle, on ne saurait y tenir."

A l'approche du moment fatal, une nouvelle crise de désespoir s'empara de son âme. " Je sens, criait-il, une main qui me traîne au tribunal de Dieu." Et tournant vers la ruelle de son lit des regards effarés : " Le diable est là ; il veut me saisir... Je le vois... Je vois l'enfer... cachez-les moi." Enfin il se condamna lui-même réellement à ce festin auquel son ignorance et sa passion anti-biblique avaient fait asseoir si souvent le prophète Ezéchiel ; et, sans moquerie, cette fois, dans un accès de soif ardente, il porta à sa bouche son vase de nuit et en vida le contenu. Puis il poussa un dernier cri, et expira au milieu de ses ordures et du sang qui lui sortait par les narines.

" Ainsi finit, vers onze heures du soir, ce long festin de Balthazar, pendant lequel l'impie avait souillé tous les vases du temple. Mais le sacrilège était mort de terreur en voyant une main vengeresse écrire sur la muraille de la chambre funèbre et lui jeter en défi la formule de ses blasphèmes : " Ecraze donc l'infâme."

Il mourut, comme il avait vécu, dans l'ordure de tous les vices, sans en excepter l'hypocrisie. La mort de Voltaire a été le couronnement de sa vie. Il avait donné à Dieu vingt ans, au bout desquels Dieu devait avoir beau jeu, et précisément à cette époque assignée par lui, Voltaire luttait contre le trépas, dans les angoisses et les fureurs d'un affreux désespoir. Il a dû, sans ré-

conciliation, traîner devant le tribunal du souverain Juge une longue chaîne de crimes inexpiables. Dieu alors eut beau jeu, il lui rendit selon ses œuvres. Ce malheureux avait écrit à un prêtre de venir l'entendre en confession ; Diderot, l'Alembert et Condorcet le gardèrent à vue pour l'empêcher de faire le plongeon.

Voltaire avait écrit à l'Alembert. " Je mourrai, si je puis, en riant," et à Mme du Deffand : " On dit quelquefois d'un homme : *Il est mort comme un chien* ; mais vraiment un chien est très-heureux de mourir sans tout cet attirail dont on persécute le dernier moment de notre vie." Loin de pouvoir mourir en riant, il n'a pas même obtenu la mort qui était pour lui l'idéal d'une heureuse fin, la mort stupidement tranquille d'un animal. Son corps fut enlevé de Paris secrètement et inhumé à l'abbaye de Scellières, dont son neveu, l'abbé Mignot, était commendataire. Le progrès dont il avait été le grand apôtre ne tarda pas à faire reculer la France de dix-huit siècles, et l'église de Sainte-Geneviève, métamorphosée en Panthéon par une réapparition du paganisme, reçut ses restes, rapportés à Paris en 1791.

Le coryphée du siècle qui s'est dit philosophique par excellence ne professa jamais d'autre philosophie qu'une ironique négation de toute religion et de toute morale. Toute la philosophie consistait pour lui, suivant sa propre expression, à *écraser l'infâme*, c'est-à-dire la religion catholique.

Aucun écrivain n'a aussi bien stigmatisé cet homme abominable que Joseph de Maistre. Voici quelques traits de ce portrait d'après nature : " N'avez-vous jamais remarqué que l'anathème divin fût écrit sur son visage ? Allez contempler sa figure au palais de l'Ermitage. Voyez son front abject, que la pudeur ne colore jamais, ces yeux cratères éteints où semble bouillonner encore la luxure et la haine, ce rictus épouvantable courant d'une oreille à l'autre, et ces lèvres pincées par la cruelle malice, comme un verset prêt à se détendre pour lancer le blasphème ou le sarcasme."

" Semblable à cet insecte, le flou des jardins, qui n'adresse ses morsures qu'à la racine des plants les plus précieuses, Voltaire, avec son aiguillon, ne cesse de piquer les deux racines de la société, les femmes et les jeunes gens ; il les imbibe de son poison, qu'il transmet ainsi de génération en génération."

" D'autres cyniques étonnèrent la vertu ; Voltaire étonne le vice. Il se plonge dans la fange, il s'y roule, il s'en abreuve."

" Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte. Paris le couronne, Sodome l'eût banni."

Manuel de piété

DE
SAINT FRANÇOIS DE SALES
OU
Recueil de Prières
EXTRAITES DES ÉCRITS DU SAINT DOCTEUR

1 volume in-18.....Prix franco 38 cts.

C. B. LANCTOT

1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE

Approuvé par Sa

Grandeur Monseigneur

de Montréal.

SAYS NOIRS,

MÉRINOS

ET

SOUTANES

SUR

COMMANDE.



HUILE D'OLIVE

Pour les sanctuaires,

HUILE POUR TABLE

AUBES

PURIFICATOIRES

LAVABOS

ET

LINGERIE

POUR

EGLISE.

Importation de Calices, Ciboires, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers, Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux, Chasublerie, Encens, Harmoniums, etc.

Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie.

Spécialité : DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.